

LE DEVIN (LOIN) DU VILLAGE

Chronique, par Gabriele Bucchi

Représenté pour la première fois à Fontainebleau en 1752, le *Devin du village* s'est imposé immédiatement dans toute l'Europe comme un des plus grands succès du siècle. Pour restituer au spectateur d'aujourd'hui les hésitations amoureuses des bergers de Rousseau, la musicologue et metteuse en scène Mathilde Reichler ne choisit pas la voie d'une actualisation intégrale, ni celle d'une reconstitution philologique de l'ambiance pastorale originelle. Plus intelligemment, son spectacle *Le Devin (loin) du village*, présenté au Théâtre du Galpon à Genève, du 20 au 22 septembre 2012, emmène le spectateur dans un voyage passionnant en deux actes et un épilogue à travers les réécritures, adaptations et parodies de l'œuvre. Au fil du spectacle, les scènes du *Devin* original sont librement entremêlées à six de ses adaptations, française, créole, allemande, anglaise ou russes (voir p. 8-20). La traduction sur scène de toutes ces œuvres, nées dans des contextes historiques et poétiques complètement différents, aurait pu aboutir à un pastiche, savant certes, mais d'accès difficile pour un public de non spécialistes. Tout au contraire, le spectacle de Mathilde Reichler parvient à raconter l'histoire de Colin et Colette grâce à un montage raffiné de différents extraits qui se succèdent sans que l'on ait jamais l'impression d'une dramaturgie décousue ou chaotique.

Au début du spectacle, les trois protagonistes (Colin, Colette, Colas) nous sont montrés sous les traits de comédiens qui se préparent à jouer leurs rôles dans une structure polyvalente imaginée par la scénographe Claire Peverelli : ce décor sera tantôt loge de théâtre, tantôt boudoir, tantôt antre magique. Ainsi, la poétique de la représentation toujours nouvelle d'un même canevas est inscrite dans la fiction même du spectacle et devient comme le fil conducteur de celui-ci. Le côté à la fois sombre et comique de la version créole (« à la Offenbach » avant la lettre), le ton railleur et langoureux de la parodie de Madame Favart, l'atmosphère plutôt mélancolique évoquée par la musique du tchèque Johann Kerzelli : autant d'ambiances différentes que la mise en scène traduit efficacement, grâce en particulier aux beaux costumes de Chloé Gindre et au magnifique jeu d'éclairages conçu par Alex Bryand. La deuxième partie du spectacle est principalement dominée par les deux adaptations russes du *Devin*, qui accentuent le côté mélancolique et sentimental de l'œuvre. Le théâtre de la première partie se transforme ici en un immense carrousel à l'ancienne, décor investi par la mise en scène tantôt d'une lumière féerique et nostalgique (on dirait par moments fellinienne), tantôt franchement comique et haute en couleurs. Un résultat aussi convaincant n'aurait pas pu être atteint sans la belle aisance du plateau, qui se plie avec virtuosité aux multiples changements de rôles imposés par le spectacle : Jean-François Novelli (Colin), Céline Laly (Colette), Arnaud Marzorati (désopilant Colas), Clémence Tilquin (délicieuse Bastienne), Louis Zaitoun (superbe Bastien), parmi d'autres.